

LES FEMMES ET LA GUERRE
de Madeleine Gagnon
est le six cent soixante-huitième ouvrage
publié chez VLB éditeur
et le vingt-deuxième de la collection
« Partis pris actuels »
dirigée par Pierre Graveline.

VLB éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Fonds du nouveau millénaire Millennium Fund

LES FEMMES ET LA GUERRE

OUVRAGES DE MADELEINE GAGNON

VLB ÉDITEUR

- Lueur*, roman archéologique, 1979.
Au cœur de la lettre, suite poétique, 1981.
Autographie 1, fictions (rétrospective 1974-1981), 1982.
Pensée du poème, poèmes, 1983.
La Lettre infinie, récits, 1984.
Les Fleurs du Catalpa, poèmes, 1986. Prix du *Journal de Montréal*.
Autographie 2, Toute écriture est amour, essais, 1989.
Chant pour un Québec lointain, suite poétique (en coédition avec La Table rase), 1990. Prix du Gouverneur général du Canada.
La terre est remplie de langage, suite poétique, 1993.
Les Cathédrales sauvages, récits, 1994.
Le Vent majeur, roman, 1995.
Le Deuil du soleil, récits, 1998.
Rêve de pierre, poèmes, 1999.

ÉCRITS DES FORGES

- L'Infante immémoriale*, suite poétique (en coédition avec La Table rase), 1986.
Les mots ont le temps de venir, avec Annie Cohen, textes et dessins (en coédition avec La Table rase), 1989.

ÉDITIONS DU NOROÛT

- Femmeros*, poèmes avec dessins de Lucie Laporte, coll. « Écritures/Ratures », 1988.

ÉDITIONS DE L'HEXAGONE

- Retailles*, poèmes et textes avec Denise Boucher, coll. « Typo », 1989 (1^{re} édition, L'Étincelle, 1977).

ÉDITIONS CHRISTIAN BOURGOIS

- La Venue à l'écriture*, essais, avec Hélène Cixous et Annie Leclerc, coll. « 10/18 », 1976.

ÉDITIONS TROIS

- L'Instance orpheline*, petite lecture de *Mille Plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari, 1991.

ÉDITIONS LE PRÉAMBULE

- La Poésie québécoise actuelle*, essai, coll. « L'univers du discours », 1990.

ÉDITIONS HMM

- Les Morts vivants*, nouvelle, coll. « L'arbre », 1969.
Le Sourire de la dame dans l'image, nouvelles de Madeleine Gagnon et d'Esther Rochon, coll. « Plus », 1991.

ÉDITIONS LES IMAGIERS

- Juste un instant*, suite poétique, préface de Jacques Brault, avec huit planches en taille-douce de Janine Leroux-Guillaume, composition et impression de Pierre Guillaume, boîtier de Pierre Ouvrard, 1998.

ÉDITIONS ÉDITEQ

- Là où les eaux s'amuse*nt, poèmes avec des dessins de Colette Rousseau, 1994.

Madeleine Gagnon

Les Femmes et la guerre

Préface de Benoîte Groult
Introduction de Monique Durand

v1b éditeur

VLB ÉDITEUR

Une division du groupe Ville-Marie Littérature

1010, rue de La Gauchetière Est

Montréal, Québec H2L 2N5

Tél. : (514) 523-1182

Télé. : (514) 282-7530

Courriel : vml@sogides.com

Données de catalogage avant publication (Canada)

Gagnon, Madeleine, 1938-

Les Femmes et la guerre

(Collection Partis pris actuels)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-89005-757-7

1. Femmes et guerre. 2. Victimes de guerre. I. Titre. II. Collection.
HQ1233.G33 2000 303.6'082 C00-941486-X

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

• Pour le Canada
et les États-Unis :
LES MESSAGERIES ADP*
955, rue Amherst
Montréal, Québec H2L 3K4
Tél. : (514) 523-1182
Télécopieur : (514) 939-0406
* Filiale de Sogides Itée

• Pour la France :
D.E.Q.
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris
Tél. : 01 43 54 49 02
Télé. : 01 43 54 39 15
Courriel : liquebec@cybercable.fr

• Pour la Suisse :
TRANSAT S.A.
4 Ter, route des Jeunes
Case postale 1210
1211 Genève 26
Tél. : (41.22) 342.77.40
Télé. : (41.22) 343.46.46

Pour en savoir davantage sur nos publications,

visitez notre site : **www.edvlb.com**

Autres sites à visiter : www.edhomme.com • www.edtypo.com

www.edjour.com • www.edhexagone.com • www.edutilis.com

Dépôt légal : 3^e trimestre 2000

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© VLB ÉDITEUR et Madeleine Gagnon, 2000

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 2-89005-757-7

PRÉFACE

Peu d'écrivains ont su exprimer l'horreur de la guerre. Peu ont su trouver le langage capable de l'évoquer dans toutes ses dimensions. Car elle s'étend bien au-delà des mots, des discours officiels, des romans, des films, si beaux puissent-ils être parfois.

C'est sans doute pourquoi Madeleine Gagnon a choisi de s'exprimer avec « l'encre noire des poètes », selon la belle formule du poète québécois Paul Bélanger. Seul le langage poétique avait une chance de permettre aux lecteurs et aux lectrices de plonger au-delà des apparences et de pénétrer dans ce monde à la fois multiforme et uniforme du malheur des femmes en temps de guerre. Qu'il s'agisse de la Bosnie ou du Kosovo, d'Israël ou de la Palestine, du Pakistan ou du Sri Lanka, en lisant ce livre, on ressent dans sa chair l'angoisse permanente des victimes, la misère, la souffrance mais aussi, au fond de l'horreur, la lueur de l'espoir. L'espoir d'échapper à la spirale infernale ; l'espoir de celles qui luttent pour un temps aux côtés de leurs hommes dans les guerres d'indépendance ; l'espoir pour toutes d'être enfin reconnues non pas seulement comme des mères et des servantes, mais comme des êtres humains autonomes et responsables.

Et pourtant, cet espoir, quelle pitié !

Toutes les femmes ne sont-elles pas à l'image de Dalal Salameh, jeune députée palestinienne qui fait partie du conseil législatif et qui croit « dur comme fer » que les 83 hommes du conseil inscriront

dans la future constitution les revendications des résistantes qui partagent leur combat ?

Espoirs toujours floués mais les illusions renaissent et beaucoup ne survivent que parce qu'elles croient « dur comme fer » en un avenir de réconciliation et de justice.

« Nous sommes toutes des utopistes, écrit Madeleine Gagnon, sinon nous ne serions pas parties ! » Parties vers ce no man's land, c'est le cas de le dire, où s'ébauche, se gémit ou se hurle la volonté de sortir de cette violence absurde qui semble ne plus rien épargner aujourd'hui. Car « la guerre en ce siècle de cendres a changé. Ça ne se passe plus d'homme à homme, sur un front dessiné par des généraux. Il n'y a plus de fronts. Ou encore ils sont partout ».

C'est ce partout que Madeleine Gagnon a voulu parcourir. Non pour écrire un livre de plus, mais pour que nous comprenions que l'asservissement d'un sexe par l'autre est au fondement de toute violence, de toute guerre. Pour que « les voiles tombent des têtes mais aussi de l'âme et du cœur », comme le dit une Irannienne.

On a souvent associé pacifisme et féminisme. Mais il faut se méfier des stéréotypes. J'ai eu vingt ans pendant la guerre et, comme beaucoup d'hommes et de femmes qui ont connu la défaite et l'occupation allemande entre 1939 et 1945, je ne peux oublier que l'honneur de la France a tenu aux quelques-uns et aux quelques-unes qui ont choisi de continuer la lutte aux côtés du général de Gaulle ou de résister aux nazis dans les maquis.

J'ai tendance à croire que le pacifisme de bien des femmes ne leur est pas « naturel ». Que les femmes ne sont pas congénitalement pacifiques. Que c'est une image mythique, construite notamment autour de la maternité et qui a fini par devenir plus ou moins une seconde nature. Le pacifisme des femmes n'est qu'un aspect de leur exclusion de la sphère publique. Il importe d'en prendre conscience. C'est parce qu'elles ont été écartées

depuis des millénaires des trois grandes formes du pouvoir, le religieux, le politique et le militaire, qu'elles ont été contraintes de se replier sur les valeurs du foyer. Créatures de seconde zone, soumises aux dieux – toujours mâles – des grandes religions monothéistes, écartées de toute prise de décision, privées d'instruction et du droit d'expression, elles étaient condamnées à faire partie du troupeau des victimes muettes de toutes les guerres. L'Histoire s'est faite sans elles.

Dès l'aube de notre civilisation occidentale, dans les cités grecques, on ne leur laissait qu'un seul rôle : implorer les dieux pour la victoire des hommes, puis célébrer leur triomphe ou pleurer leur mort.

Quant aux Amazones, qu'évoquent souvent les féministes, elles ne sont pas des créatures réelles mais un mythe où se perçoit la peur que les hommes éprouvent de voir des femmes s'approprier leurs armes.

Le Moyen Âge, féodal et chevaleresque, excluait lui aussi les femmes du maniement des armes et de l'exercice du pouvoir. Georges Duby et Michèle Perrot ont démontré, dans leur monumentale Histoire des femmes, que le Moyen Âge était résolument mâle. Même la courtoisie n'était qu'une stratégie de pouvoir dont les femmes ne constituaient qu'un enjeu.

La Révolution française n'allait, elle non plus, rien changer au statut d'éternelles mineures des femmes. La Déclaration des droits de l'homme¹, la bien nommée, excluait les femmes de l'armée et des assemblées. La seule égalité qu'elles obtiendront en 1789 est celle de monter à l'échafaud, comme les hommes.

Plus près de nous enfin, les régimes totalitaires, fasciste ou nazi, ont réduit les femmes à leurs rôles d'épouses et de mères. Et l'on sait que Vichy et le maréchal Pétain ont culpabilisé toutes

1. Dont nous n'arrivons pas en France à modifier le nom pour dire, à l'exemple du Québec, « les droits de la personne » !

celles qui s'éloignaient de l'idéal d'éternel féminin et de leur « vocation de paix », en l'occurrence bien suspecte. Au point que la contribution des femmes à la résistance à l'occupant allemand a été longtemps minimisée par une hiérarchie résolument viriliste.

Bien loin de subvertir l'ordre des sexes, les guerres l'ont toujours renforcé. Elles radicalisent le masculin et approfondissent le fossé entre hommes et femmes. C'est pourquoi tous les progrès que l'on croit réaliser dans la lutte commune avec les hommes se trouvent balayés, la paix revenue. Les femmes ont toujours été flouées par les guerres et les révolutions.

On ne sort pas indemne de la lecture du livre de Madeleine Gagnon. Un tel déploiement d'héroïsme au quotidien, une telle capacité de dépasser la souffrance vont nous obliger inéluctablement à remettre en question les structures de la société, fondées sur une vision complètement dépassée du rôle des femmes.

Il faudra bien sûr « déglorifier » la guerre, la désacraliser en questionnant, comme le fit dès le XV^e siècle l'écrivaine française Christine de Pisan, « l'honorabilité de la bataille ».

Mais il faudra s'attaquer en priorité aux notions traditionnelles d'identité, qui sont à l'origine des violences, tant privées que militaires. Ce ne sont plus dans leurs fonctions maternelles (un donné de la nature) que les femmes devront trouver leurs raisons de s'opposer à la guerre, mais dans la conscience de leur dignité, de leur estime d'elles-mêmes en tant que citoyennes à part entière.

La paix, c'est quelque chose que les deux sexes doivent conquérir ensemble et construire jour après jour ensemble.

Les réformes politiques et même la parité ne suffiront pas à modifier les comportements, c'est la perception qu'hommes et femmes ont d'eux-mêmes qu'il faudra bouleverser.

Le livre que vous allez lire, qui explore le silence historique des femmes et met en lumière l'immense potentiel de changement qu'elles portent en elles, devrait contribuer à créer ce qui a si souvent manqué aux femmes dans le passé : la solidarité. Ce senti-

ment de sororité qui, seul, permettra de soulever le poids immémorial du patriarcat et de la misogynie.

Loin des discours officiels, c'est un livre qui « parle autrement les choses ».

BENOÎTE GROULT

INTRODUCTION

Je voulais que demeurent des traces non seulement radiophoniques mais écrites d'une aventure qui allait m'ébranler. J'étais persuadée que l'écriture littéraire saurait parfois mieux que l'écriture propre au journalisme ou au documentaire rendre la profondeur et l'indicible de ce que j'allais voir et entendre. Je rêvais qu'il y ait une série de documents radiophoniques qui resteraient en écho à l'oreille des auditeurs et auditrices, mais aussi un livre dont les mots iraient ameubler un autre terreau de la mémoire, irriguer une autre nappe de l'imaginaire.

Radio-Canada avait sollicité des projets à l'occasion du passage à l'an 2000. Je revois cette autoroute achalandée entre Québec et Montréal, un matin de l'automne 1997 où nos deux têtes s'échinent à trouver les mots qui ont marqué le XX^e siècle et marqueront aussi le XXI^e. Pour le plaisir de chercher, de rêver, d'imaginer. Longtemps avant qu'il ne soit question de soupeser la réalité, de jauger nos disponibilités et nos budgets, d'aborder les considérations logistiques, les approches concrètes et les itinéraires envisageables.

Sur l'autoroute un peu grise en ce matin d'octobre entre Québec et Montréal, les deux mots qui restèrent sur nos lèvres au bout du compte furent ceux-là : FEMMES et

GUERRES. Car le xx^e siècle resterait bel et bien, croyions-nous, celui de la révolution des femmes, du moins dans la partie occidentale du globe, et celui de deux guerres mondiales et d'Auschwitz qui dépassèrent tout ce que les siècles précédents avaient imaginé d'abominations.

Et les deux mêmes mots traverseraient aussi le xxi^e siècle. Les femmes des pays dits en développement poursuivraient leur lente quête d'émancipation avec la scolarisation des filles, le contrôle de leur fertilité et la croissance économique, tandis que les femmes des pays riches continueraient d'investir les lieux de pouvoir de tous ordres, politique, économique, culturel. Et les conflits armés, les attaques terroristes, les occupations, les massacres, les guerres se perpétueraient sur plusieurs scènes déjà connues, mais naîtraient sans doute aussi sur d'autres scènes encore insoupçonnées. La « der des ders », le « plus jamais », le « peace and love » dont le xx^e siècle avait fait le serment seraient déjà trahis, pulvérisés, foulés aux pieds en Tchétchénie, avant même que montent les premières lueurs du xxi^e siècle.

Le projet était né. Femmes et guerres. Nous tenterions de penser la guerre sous l'angle du féminin. Peut-être une clé pour la compréhension du phénomène guerrier se trouvait-elle là.

J'avais choisi l'écrivaine Madeleine Gagnon pour sa façon de raconter et pour sa façon de penser la vie, la mort, le féminin, le masculin. Quelqu'une qui saurait écrire la complexité, la si grande complexité du monde et des sentiments. Et qui saurait traduire en mots l'énigme des hommes et des femmes marchant d'un même pas à la guerre et à l'amour. Hommes tenant les armes, abattant les sales besognes, tuant, égorgeant, violant. Femmes pas seulement innocentes, pas seulement victimes. Femmes amoureuses de la vie et de leurs hommes, matrices d'amour et de guerres. Femmes et hommes en mal pathologique d'appartenances.

Mais quelqu'une qui saurait aussi faire surgir du désastre ambiant, partout baignant la terre, une sorte d'espérante lumière.

C'est ainsi que le périple prit forme, d'abord dans atlas, cartes, notes, demandes de bourses et rêves, beaucoup de rêves. Avant qu'un avion de Swissair, en cette fin d'après-midi du mois d'octobre 1999 qui eût pu ressembler à cette matinée d'automne sur l'autoroute entre Québec et Montréal deux ans plus tôt, nous plonge dans l'agitation de l'aéroport de Skopje occupé par les soldats de la KFOR, et dans le vif ardent de notre sujet.

Nous entamions un voyage d'une année qui allait nous conduire des Balkans au Proche-Orient puis en Asie du Sud. Exceptionnelle année qui s'est déjà un peu posée, déposée dans un dense livre de Madeleine Gagnon et une série radiophonique dont je suis l'auteure. Mais qui, en fait, commence à peine à s'immiscer dans nos fibres, à s'infiltrer dans nos pores, à devenir nôtre en quelque sorte toutes ces femmes et leurs guerres, sang, larmes, paysages de tous ces pays, lentement se déployant en un insondable voile d'humanité sur nos existences.

MONIQUE DURAND,
août 2000

Avant-voyages

Elle m'a dit « tu écriras que je m'appelle Anna, ne raconte pas d'où je viens, je veux vivre, je ne veux pas mourir ».

J'ai rencontré Anna à Toronto. Exilée là depuis quatre ans, elle attendait, disait-elle. Attendait quoi ? lui ai-je demandé. Elle ne savait pas. Mais elle était certaine que quelque chose ou quelqu'un arriverait. Pourquoi ? « Pour me délivrer de la terreur », ce furent ses seuls mots.

Elle avait connu la guerre. Dix ans. Elle répétait toujours « dix ans » en forme d'incantation, balançant doucement son corps comme bercée par une mélodie. Son corps était une prière qui chante tout bas.

Elle n'avait pas voulu que je me rende chez elle. « Je ne veux pas mourir », avait-elle répété. Je l'ai reçue à mon hôtel, elle ne voulait pas non plus de lieu public « où il y a des regards meurtriers qui peuvent continuer la guerre ici ».

Avec son mari et ses trois plus jeunes enfants, elle est arrivée au Canada il y a quatre ans. L'aîné était mort au combat, du moins c'est ce qu'on lui avait dit, « on n'a jamais revu son corps, peut-être qu'il reviendra, peut-être qu'ils se sont trompés ou qu'ils ont dit n'importe quoi, les fabricants de guerre n'ont pas d'âme, tu vois, comment veux-tu qu'ils aient des mots pour dire la vérité ? »

Elle m'a montré une photo de son fils disparu. « Tu l'appelleras Karim, il avait vingt-deux ans quand il est parti, c'est un si bel enfant, tu ne trouves pas ? »

Elle a replacé la photo dans son sac à main, après l'avoir glissée à l'intérieur d'un petit portefeuille, entre ses cartes de

résidence et d'assurance-maladie qu'elle exhibait fièrement. « Ces cartes-là, c'est mon pays, tu sais, c'est ma nouvelle géographie. »

Avant d'aboutir au Canada, ils s'étaient arrêtés en France. Un transit. Elle insistait sur ce mot-là. « Jamais nous ne serions restés là. La France, l'Europe, ça sent encore la guerre. Il nous fallait un océan pour nous laver de tout ça. »

De son sac, elle a sorti un livre qui est resté sur ses genoux tout au long de l'entretien, je n'ai pas su pourquoi. Je n'ai pas pu voir le titre, il était recouvert d'une liseuse de cuir usé. Elle avait ses longues mains posées dessus, elle faisait corps avec le livre qui semblait l'âme de ses mots comme l'image du fils mort, leur chair.

Elle me regardait attentivement, avec une intensité brûlante, à vif. Rarement regard n'aura autant parlé. On aurait dit qu'il y avait un autre champ de vision derrière ses yeux. Très loin. Comme d'un autre âge. D'un autre temps.

Dans cette chambre d'hôtel anonyme de Toronto, la situation soudain s'est retournée. Je m'étais présentée avec mes questions sur « les femmes et la guerre », c'est elle, Anna, qui maintenant m'en posait, et de son seul regard accompagné de la photo d'un enfant mort, puis d'un livre posé sur ses genoux dont j'ignorerais tout, même le titre.

Je lui parlai de mon projet. Lui dis ce que je désirais comprendre de toutes ces pérégrinations à travers quelques pays en guerre, dont le sien. Lui expliquai qu'au fond j'étais peut-être une idéaliste, certainement une romantique, d'imaginer pouvoir, ne fût-ce qu'un tout petit peu, percer l'énigme du rôle des femmes en regard de la guerre, qu'avaient-elles à dire sur celle-ci, étaient-elles partie prenante de la pulsion de mort en acte, avaient-elles, elles aussi, au même titre que les hommes, mais de façon plus ténue, plus secrète, plus enfouie, le même goût du sang en bouche, la même

appétence morbide, mortifère, aussi loin que remontent nos mémoires terrestres ?

Et si elles n'étaient pas, elles aussi, mais en arrière-scène des conflits meurtriers, d'humbles artisanes de la pulsion de mort en acte, n'auraient-elles pas, depuis ces temps guerriers immémoriaux, conçu de puissantes stratégies d'arrêt de morts belliqueuses, conçu autrement leurs fils, élevé autrement ces petits soldats dominateurs de filles, de sœurs et, parfois, de mères ?

Est-ce que le champ des larmes des mères n'est pas la doublure inéluctable du champ d'honneur des pères ?

Le silence éloquent d'Anna m'incitait à poursuivre. Parfois, elle fixait du regard un point imaginaire sur le mur d'en face, juste au-dessus de ma tête, puis revenait à mes yeux, les siens chargés de questions touchant les miennes, bougeait ses longues mains à la peau d'ambre baignée par les rayons obliques venus de la fenêtre nous accompagner.

Nous étions trois dans cette chambre d'hôtel neutre de Toronto, elle, le soleil et moi. Ses mains traçaient de légers mouvements sur le livre énigmatique.

Et si la grande guerre, de tout temps, était la guerre destinée aux femmes, tu sais, Anna, celle qui tue plus de femmes au monde que le cancer ou les accidents de la route et presque autant que le sida, par les coups, les mutilations et les viols, sans compter les millions de foetus femelles chaque année promis aux limbes dans des pays où les progrès techniques permettent, grâce à l'échographie, une sélection dite naturelle en faveur des enfants mâles ?

Je veux comprendre, Anna, la relation entre cette grande guerre et les autres, saisir, par la voix et le regard des femmes, les liens entre les guerres millénaires et la guerre primordiale, celle pourtant dont on parle si peu.

Le temps d'un livre, j'aimerais labourer ce champ d'énigmes, arpenter ses sillons comme autant de passages à l'autre, à toute autre dont les paroles rencontreront les miennes, aux mêmes points d'intersection ou d'interrogation, sans que les mots soient les mêmes nécessairement, toute autre qui mêlera ses zones d'ombres et de lumières, ses fictions vraies, aux miennes, j'aimerais, sur les sentiers que le sang ensemente, jeter l'ancre, ou plutôt nourrir de mon encre l'étrange terrain. Loin. Ailleurs.

Anna me dit alors, « les femmes donnent la vie, les hommes donnent la mort, pourquoi ? »

Venant d'elle, ce slogan du mouvement féministe d'il y a trente ans m'étonna. Je n'eus pas le temps de le lui dire, elle enchaîna : « Est-ce un don quand c'est la mort ? Quel épouvantable don. Tu sais sans doute que deux droits, depuis toujours, ont motivé toutes les guerres : le droit du mâle sur les femelles et le droit d'aînesse. Pour le premier, je n'en sais pas plus que toi. Je sais seulement que les dieux de toutes les religions sont mâles et que les dieux ont toujours décidé de tout. Tu ne peux pas changer l'ordre des choses. Les dieux sont immuables et éternels. »

Mais Anna, tu sais bien que ce sont les hommes qui ont inventé les dieux, que chaque civilisation, chaque religion a projeté en eux ses fictions et ses mythes, ses fantasmes d'absolute domination... Elle me jeta un foudroyant regard, puis ferma les yeux, ses paupières comme un rideau baissé entre elle et moi, palpa tendrement le livre sur ses genoux et, sans plus me regarder, poursuivit :

« Quant à l'autre droit, tu le connais aussi, sinon relis ta Bible [elle accentua l'adjectif possessif], il est tout autant gravé sur les tables terrestres, il est inexorable, tu n'y peux rien changer. Le droit d'aînesse, c'est celui du sang, d'abord, qui fonde l'ordre familial. Celui du sol, ensuite, qui fonde